

Deux crimes de tous les jours

Avertissement

En toute logique, la notion de roman policier suggère un roman où la police y est. Ce n'est pas tout à fait le cas du présent récit. Il y a du meurtre, comme il sied, et la police y est, d'accord. Cependant, l'énigme n'occupe pas le centre de l'aventure et l'enquête ne présentera guère de rebondissements impressionnants. Elle aurait même tendance à piétiner, n'était-ce l'intervention du hasard, cette vieille connaissance qui tombe toujours à point. Une alternative délicate va toutefois occuper l'inspecteur Itamar Braun : s'agit-il de l'ouvrage d'un tueur en série ou de deux crimes banals indépendants l'un de l'autre ?

Chapitre 1 : Le hasard

« Le hasard fait bien les choses », disent les imbéciles. « C'est la faute à pas d'chance », rétorquent les optimistes. « Quel zeureux zhazard ! », s'écrient les neurasthéniques.

Cette histoire sordide commence une après-midi de juin 1976 à Tel-Aviv, capitale cafétérielle sinon officielle d'Israël. Notre plume se faufile entre les nombreux assoiffés qui assiègent l'entrée du Café Hyper Ball et se pose sur une table sur laquelle une femme de trente-cinq ans pose les deux coudes, tout en se tenant la tête entre les mains. Elle arbore un visage quelconque, ni joli ni vilain. On pourrait presque la qualifier de belle, n'était-ce les paupières gonflées et les yeux rougis par les larmes. Notre plume s'étonne : « Pourquoi as-tu pleuré, belle jeune femme ? Qui t'a fait du mal, comme ça ? Ne veux-tu pas partager tes soucis avec nous ? »

L'inconnue ne remarque pas le petit objet posé sur la table. Elle tient son sac à main serré contre sa poitrine, comme si elle craignait qu'on ne le lui enlève. Quelle ignorance des coutumes du lieu ! Personne n'a jamais rien volé au Café Hyper Ball, ma pauvre dame ! Allez, séchez-moi ces larmes, s'il vous plait.

Le garçon dépose devant elle un double-whisky bien tassé. Il la regarde un moment, puis contemple le verre. Enfin, il relève à nouveau les yeux sur la consommatrice et s'éloigne en fronçant le nez. Apparemment, la dame et l'alcool n'ont pas l'air d'aller de pair. La jeune femme a

l'air d'une petite bourgeoise bon ton. Elle porte un blouson de collégienne un peu trop large pour elle sur un chemisier blanc et une jupe noire. L'ensemble a l'air assez classique et n'attire pas l'attention. Elle plonge un regard triste dans le breuvage et sombre dans une profonde contemplation. Soudain, elle sursaute.

— Je peux m'asseoir ?

La petite bourgeoise lève les yeux et observe la nouvelle venue. Tiens ! Encore une petite bourgeoise de trente-cinq ans environ, ni laide ni jolie. Elle ne présenterait pas trop mal, si ce n'était les yeux rougis, les paupières gonflées et la mise quelconque. Finalement, la dame assise invite obligeamment la dame debout à s'asseoir :

— Si ça vous chante...

Le garçon s'empresse :

— Et pour Madame ?

La nouvelle venue allonge le menton en direction du verre de whisky encore plein et laisse tomber, d'une voix morne :

— La même chose.

Le garçon tourne les talons, surpris et amusé. Il revient avec le double-whisky qu'il dépose élégamment sur la table et reprend sa course. Il entend dans son dos deux doubles reniflements émis presque à l'unisson par la paire de ces doubles narines bizarres et éplorées.

Les deux femmes s'observent en silence. L'opération prend cinq bonnes minutes. Aucune d'elles n'a encore entamé sa consommation. La première sort un mouchoir de son sac et se mouche bruyamment. La seconde l'imité mais en profite aussi pour s'essuyer les yeux. Elle sourit tristement et se lance :

— Quelle saloperie, la vie !

L'autre saisit la perche tendue :

— À qui vous le dites, nom d'un chien.

Deux jours plus tard, le garçon sait déjà qu'il doit apporter deux cafés crème et deux croissants. Le rouge a disparu de ce quatuor d'yeux tristes et les deux amies bavardent à voix basse et à une vitesse défiant toute concurrence. Comme dirait Napoléon : « De la terrasse de ce café, plus de quarante ans nous contemplent. » Aussi, du milieu de cette année 2016, avons-nous le plus grand mal à imaginer ce dont les deux dames parlent en cette fin de journée de juin 1976. L'une d'elles a ramassé notre plume qui traînait encore sur la table et prend des notes. La seconde pointe du doigt une carte du centre urbain du pays et semble indiquer une route à suivre. Elle consulte sa montre et repose le doigt sur la carte. L'autre prend toujours des notes fébriles. Au bout d'une petite heure, elles se quittent en s'embrassant chaleureusement et se promettent de se retrouver le lendemain au même endroit, à la même heure.

Chapitre 2 : Et d'un

Itamar Braun entre dans la salle des inspecteurs à huit heures précises. Ses trois collègues sont assis autour de la table à tout faire. Des dossiers traînent, qui ouvert, qui fermé. Des paperasses jonchent le vaste meuble et les pages de journal de toutes tailles et odeurs recouvrent le tout. Comme chaque jour, Itamar s'enquiert :

— Quoi de neuf, les poulets ?

— Trois fois rien. Un type poignardé à Holon. Pas de papier, pas de fric. Soit il a résisté et ça a mal tourné, soit c'est un attentat anti-juif déguisé en crime banal. Le vol semble le mobile du meurtre.

— Des indices ?

— Rien.

Itamar se dit que si l'on pouvait prélever des échantillons microscopiques et les faire analyser, la police ferait un grand pas en avant dans les affaires de ce genre. Mais nous ne sommes pas encore en l'an 2000. Encore un quart de siècle à tirer... Par acquis de conscience, il demande :

— Qui est chargé de l'enquête ?

Les autres ricanent :

— Toi, pardi.

L'un des inspecteurs se lève et éteint la bouilloire qui siffle depuis une demi-minute. Il prépare avec dextérité quatre tasses de café qu'il pose sur un plateau ébréché. Il entreprend une valse comique autour de la table et dépose les breuvages devant ses collaborateurs. Personne ne dit merci, nous sommes au Moyen-Orient, ne l'oublions pas.

Itamar prend nonchalamment le dossier qu'on lui tend, tout en tenant sa tasse de l'autre main. Hier soir, un peu avant minuit, un passant effrayé a signalé à un agent qu'un corps gisait au coin de la Rue Fishman et de la Rue de Paris. Conformément au bon usage, les flics ont immédiatement interpellé l'informateur mais le suspect nie toute responsabilité dans l'affaire. Il ne connaît pas l'homme poignardé et refuse de dire ce qu'il faisait là. On n'a rien trouvé de compromettant sur lui. Après avoir signé sa déposition et une attestation affirmant qu'il demeurerait à la disposition de la Justice, il a été relâché. La victime allait sur ses trente-huit ans environ. Elle portait un complet d'élégance passable sur une chemise blanche et une cravate aux coloris gais. Le cœur a reçu trois coups de couteau bien sentis, ce qui donne à penser que l'agresseur se tenait debout devant sa victime et était droitier, ce qui arrive à des gens très bien. Rien de plus à signaler.

Itamar Braun repose le dossier et achève son café. Dans ces cas-là, il faut attendre que les événements s'éveillent d'eux-mêmes. Il décide de consacrer les journées suivantes à régler des affaires en souffrance.

Le téléphone sonne dans le bureau de l'inspecteur. Le poste de Holon demande à parler au responsable de l'enquête menée sur le type poignardé la veille. Une dame Lehrer a téléphoné et prétendait que son mari n'était pas rentré à la maison hier soir. Nous passerons sur les plaisanteries équivoques qu'un planton de service peut imaginer dans ces cas-là. Malgré la créativité géniale dont font preuve les individus de ce genre en pareil moment, il serait déplacé d'amuser ici le lecteur avec de telles balivernes. La mort, c'est pas gai, nous ajouterions même : c'est pas de la glace à la rhubarbe. Itamar décide de prendre la piste au sérieux et appelle la dame Lehrer :

— Madame Lehrer ?

— C'est moi.

— Inspecteur Braun.

— Oui... Je pensais bien qu'on allait m'appeler...

— Puis-je vous poser quelques questions ?

— Évidemment.

— Pouvez-vous me décrire les vêtements que portait votre mari lorsque vous l'avez vu pour la dernière fois ?

La description correspond en tous points au récit de l'agent de Holon. Maxime Lehrer remplissait la fonction enviable de premier trombone à l'Orchestre symphonique de la ville. Il devait jouer la veille au théâtre local et rentrerait entre onze heures et minuit. Mais la mort l'attendait au coin de la rue et nous connaissons la suite.

L'inspecteur décide de dire la vérité à la veuve éventuelle. Il ne lui laisse guère d'espoir, vu l'état relativement clair de la situation. La conversation s'achève dans une atmosphère de consternation mutuelle, lugubre et silencieuse.

Itamar Braun commence son enquête par une visite à l'Orchestre symphonique. Une répétition va commencer lorsque l'inspecteur s'installe au premier rang de la salle vide. Sur l'estrade, une vingtaine de musiciens en bras de chemise sortent les instruments de leurs étuis. Quelques-uns s'évertuent ou s'époumonent déjà. Itamar scrute les visages et les attitudes de ces hommes et femmes de tous âges, peaux et poils. Seule la partition du chef d'orchestre sur son pupitre semble les réunir en une unité indivisible. L'attention du policier est attirée par un dialogue saugrenu qui se tient sur un coin de l'estrade. Une des musiciennes brandit le coffre d'un alto au-dessus de la tête d'une consœur laquelle la menace à l'aide d'une clarinette à répétition de fort calibre.

— Sacrée salope, va ! Tintin pour le trio de Haydn !

— Va donc, eh trainée ! Toi, tu te vendrais pour un sucre d'orge à la buvette du théâtre !

Elles vont en venir aux mains quand un monsieur aux cheveux blancs intervient, élevant la voix au-dessus du tumulte :

— Mesdemoiselles ! Nous ne sommes pas au marché au poisson, ici ! Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

Les deux artistes éclatent en sanglot et laissent retomber les bras d'un commun mouvement. La clarinettiste déclare dans un sanglot :

— C'est à cause de Maxime ! Elle prétend que je le lui ai piqué !

La situation a quelque chose de comique et l'orchestre au grand complet éclate de rire. Le directeur administratif monte sur l'estrade :

— J'ai une communication de la plus haute importance à formuler. Monsieur Maxime Lehrer, notre premier trombone, a été assassiné hier soir en rentrant chez lui.

Les sourires se figent et la consternation gagne tous les visages. Itamar Braun observe la scène et tente en vain de percevoir un indice qui le mènerait sur la piste de l'assassin. Rien. Tout le monde, à commencer par les deux furies, semble abasourdi. Il se lève et monte à son tour sur l'estrade :

— Inspecteur Braun, chargé de l'enquête. J'aimerais poser quelques questions à certains d'entre vous. Je vous prierais de regagner vos loges et de ne pas en sortir jusqu'à nouvel ordre. Je tiens à préciser que personne d'entre vous n'est considéré comme impliqué dans ce regrettable événement. J'ai juste besoin de quelques éclaircissements.

La tête basse, l'orchestre remballé son matériel et descend lentement vers la sortie des artistes.

La loge des cordes consiste en un grand local divisé en compartiments à l'aide de paravents mobiles. Itamar retrouve l'altiste qui pleure toute seule dans un coin.

— Désolé, Mademoiselle. Je vois que cette affaire vous affecte beaucoup ?

Un reniflement pitoyable lui répond :

— Maxime et moi nous étions, comment dirais-je... camarades, amis, quoi. Enfin, jusqu'il y a un mois... Cette... enfin, l'autre, là, elle... comment pourrais-je m'exprimer ...

— Elle vous a soufflé le trombone sous le nez, si j'ai bien compris ?

Encore un reniflement. Itamar poursuit :

— Mais dites-moi, il était marié ce trombone, non ?

— Et alors ? Vous vivez encore au douzième siècle, vous ou quoi ?

— Il avait d'autres trophées à son tableau de chasse, à part la clarinettiste ?

— Je vais vous dire la vérité : il a cocufié la moitié de la ville, ce tordu !

— Vous commencez à compliquer un peu mon enquête, vous savez ?

— Alors, ça, c'est le cadet de mes soucis ! D'ailleurs elle aussi, cette sale vache, elle avait de bonnes raisons de lui en vouloir !

Itamar remercie la virtuose et quitte la loge, perplexe. Il se rend chez le directeur administratif qui l'invite à s'asseoir.

— M. Lehrer travaillait depuis longtemps chez vous ?

— Une dizaine d'années.

— Quelque chose à signaler ?

— Non, enfin... à part...

— À part qu'il courait le cotillon ?

— Pas tellement le cotillon mais plutôt ce qu'on trouve dedans...

Le directeur réfléchit un moment et murmure :

— M. Herbert ne sera sûrement pas le premier à se désoler...

— Qui est M. Herbert ?

— Le deuxième trombone. Il va avoir de l'avancement, celui-là. Cela fait des années qu'il pleurniche et qu'il prétend que la place lui revenait de droit.

Le dirlo sourit :

— Je vous ai fourni un suspect sans le vouloir ! Mais entre nous, ça m'étonnerait.

Itamar prend congé. La question soulevée par le responsable se pose simplement, comme toujours : à qui profite le crime ?

Léopold Herbert observe l'inspecteur d'un regard en dessous. Il a la cinquantaine et s'exprime avec un lourd accent de nouvel immigrant d'Amérique. Il explique au policier qu'il avait appartenu au Modern Jazz Quartet mais qu'il n'avait pas trouvé de travail en Israël dans son domaine de prédilection. Aussi avait-il dû se rabattre sur le classique, moins brillant, moins bruyant mais aussi moins payant. La question de son emploi du temps après le concert d'hier soir ne le gêne pas trop, en apparence du moins : il est rentré chez lui, tout simplement.

— Comment ?

— En taxi.

— Vous avez gardé la facture ?

— Je ne pense pas... Mais j'ai mieux que ça !

— Quoi donc ?

— Un témoin.

— Qui ça ?

— Ma femme. Elle est violoncelliste ici et nous sommes rentrés ensemble.

Itamar n'insiste pas. Il faudra prendre l'affaire de côté ou par-dessus ou par en-dessous.

Chapitre 3 : Et de deux

L'inspecteur Braun déjeune dans un petit restaurant à deux pas de la Préfecture et retourne ensuite à son bureau. On a coffré trois ou quatre Palestiniens sans permis de travail et sans alibi. La police a toujours recours à ce genre de solutions en cas de besoin. Après s'être assuré qu'aucun d'entre eux ne semble impliqué dans le meurtre du trombone, il donne l'ordre de les relâcher et rentre chez lui.

Une drôle de surprise l'attend à son bureau le lendemain matin. Encore un type poignardé à un coin de rue hier soir, Rue Eshkol, à Ramat-Gan. Même situation, même ambiance, même coups de couteau, pas de papiers, pas d'argent. Complet gris, cravate, la quarantaine. Une petite différence, cependant : l'homme a été identifié par un voisin à lui et on a déjà prévenu la veuve. Réuven Tolédano dirigeait un cabinet d'avocats très en vue, Fisher, Tolédano et Cie, spécialisé dans la défense des délinquants économiques et financiers. Comme il a gagné une quarantaine de procès et en a perdu une trentaine dans le cours de l'année précédente, le nombre de ses ennemis se monte au moins à une centaine. Il n'y aura pas de chômage latent dans la turne pendant le mois qui vient.

Itamar Braun n'exprime pas de surprise en entendant que le dossier lui va comme un gant. Il baisse l'échine comme un bon flic et accepte le défi.

Le cabinet Fisher, Tolédano et Cie occupe le septième étage d'un immeuble de bureaux flambant neuf. L'ascenseur roucoule en cadence et la moquette craque sous le pied comme une gaufrette. Une secrétaire plantureuse, rousse et boutonneuse, style Maureen O'Hara des faubourgs, introduit le visiteur chez le Big Boss. Fisher ne cache pas son embarras :

— Je vous avoue que c'est un gros pépin pour la maison, pour moi, pour Miryam, la veuve, et puis pour tout le pays... Réuven, il n'y en avait pas deux comme lui.

— Avez-vous une idée, un indice ? Semblait-il préoccupé ces derniers temps ? A-t-il reçu des appels téléphoniques sortant de l'ordinaire ?

— Pas à ma connaissance. Dans notre métier, nous n'avons pas que des amis, voyez-vous ? Dans le vôtre non plus, d'ailleurs. Mais, dans l'ensemble, les avocats assassinés par jalousie, par mécontentement ou pour preuve d'inefficacité sont assez rares. Faut pas avoir un Prix Nobel de Philosophie pour comprendre qu'on n'a pas grand-chose à gagner à buter un bavard dans un pays civilisé, n'est-ce pas ?

Chapitre 4 : Une piste

Itamar réfléchit. L'affaire Lehrer lui revient à l'esprit.

— Quelque chose à signaler sur la vie privée de Maître Tolédano ?

Maitre Fisher sourit et a du mal à contenir son hilarité :

— Je ne sais si vous avez déjà vu un lapin en action mais, là, c'est rien à côté de mon associé !! Vous pouvez chauffer toute la ville pendant un hiver entier avec la quantité de bois qu'il a laissée sur la tête de ses contemporains !

Itamar Braun prend congé. La dernière remarque du juriste ne lui facilite pas la tâche. Il rentre à pied à son bureau et s'enferme avec les dossiers des deux affaires. Sous le nom de Maxime Lehrer, il inscrit le terme « Dépression » en gros caractères rouges et l'expression « Désespoir » sous le nom de Réuven Tolédano. Itamar se sent des talents d'administrateur consommé et de génie de l'organisation. Il fait ce qu'on fait en 1976 dans les grandes occasions. Il va mettre en pratique le grand mot du moment : il va établir un « tableau ». Il prend une feuille folio de son bloc-notes et la divise en quatre colonnes sur une dizaine de lignes. Après avoir sucé son stylo à bille pendant cinq minutes, il inscrit les paramètres voulus sur la première colonne et remplit les cases correspondantes relativement aux deux crimes. Enfin, il note les différences et les ressemblances. Le résultat produit apparaît ainsi :

Paramètre	Lehrer	Tolédano	
Âge	38	41	V
Famille	Marié sans enfants	Marié sans enfants	V
Mode d'emploi	Couteau de cuisine	Couteau de cuisine	V
Mobile	Vol	Vol	V
Ennemis	Foule	Foule	V
Suspects	Foule	Foule	V
Indices	Rien	Rien	V

Tout indique que les deux crimes ont été commis exactement de la même façon, à la même heure et dans le même motif. Les deux victimes ne se connaissent sans doute pas. Les ressemblances frappantes entre les deux cas laissent à supposer qu'il s'agirait d'un tueur en série dont le but serait le vol. La technique semblerait la suivante :

1. Repérer quelqu'un qui a tendance à rentrer chez lui après les heures de pointe
2. S'adresser à lui de front

3. Profiter de l'effet de surprise et lui planter un couteau dans le thorax
4. Retirer le couteau, l'argent et les papiers et s'en aller tranquillement comme un bourgeois.

Une dizaine de jours passent. Encore quatre et l'on devra classer les deux affaires sous la catégorie « Non résolu ». Du point de vue statistique, le problème n'a rien de bien grave. Il y a des dizaines d'affaires de ce genre qui n'arrivent jamais aux bancs des tribunaux. Ces deux-là ne seront ni les premières ni les dernières. Le plus bizarre dans tout ça, c'est que le meurtrier en série n'a pas récidivé. Il s'est apparemment contenté de ces deux faits d'arme blanche et du butin qu'il a ramassé sur ses victimes. Le ou les couteaux ne se retrouveront sans doute jamais, de même que les portefeuilles et les porte-monnaie.

Nous pourrions, tout comme Itamar, classer l'affaire et terminer ici ce court récit. Mais le hasard va nous obliger à faire un petit tour momentané en direction de la vérité. Pas d'inquiétude, cher lecteur, la visite sera brève et le mensonge, la turpitude, la fausseté et l'hypocrisie reprendront bien vite leurs droits dans notre petit monde mesquin et étriqué. Cette vérité sort du puits, pudique, hésitante et honteuse. Elle frissonne de froid mais surtout de peur. Le doigt qui compose le numéro de téléphone de la Préfecture tremble comme une feuille morte en automne. Le réceptionnaire de service décroche. Une voix d'homme, mal assurée et chevrotante, demande à parler au responsable de l'enquête sur le crime de Holon. Le planton fourre deux fiches dans le tableau qui s'étale devant lui et fait passer la communication.

— Inspecteur Braun.

— Monsieur l'inspecteur, je voudrais... Enfin, je ne sais trop... Je me demande... J'ai peut-être tort, ça n'a sans doute rien à voir...

Cela dure comme ça pendant cinq bonnes minutes. La conversation se termine quand même et l'inspecteur quitte la maison Mère Poularde. Il prend l'autobus pour le centre-ville de Tel-Aviv et s'installe à une petite table dans un coin retiré du Café Hyper-Ball. Le garçon s'installe devant lui et commence d'une voix mal assurée :

— Vous comprenez, ça m'avait paru bizarre : deux femmes qui commandent un double whisky et ne le boivent pas et puis qui reviennent comme ça, jour après jour. Avec le temps, on aurait dit deux copines de vieille date mais elles avaient d'abord l'air de pas se connaître, vous comprenez ? Mais le plus bizarre, c'est que la dernière fois qu'elles sont venues, elles ont laissé ça.

Il regarde à gauche et à droite pour s'assurer qu'on ne l'observe pas et tire quelque chose de son veston. Il dépose l'objet sur la table. Il s'agit d'une carte du centre urbain d'Israël.

— Quand j'ai vu ça, je l'ai mise de côté. Je pensais qu'elles reviendraient la chercher ou quelque chose comme ça. Mais rien. Alors, trois jours après, j'ai vu à la télé. On parlait de Holon et de Ramat-Gan. Alors, moi, ça m'a rappelé quelque chose. Je sors la carte du tiroir et je vois ça.

Il désigne du doigt deux petites croix bleues, l'une à un coin de rue à Holon et l'autre à Ramat-Gan. Deux itinéraires au stylo réunissent deux artères principales et les deux points de chute des victimes.

— Alors, moi, j'ai vu ça, j'ai fait ni une ni deux. Alors, au bout d'une semaine, je me suis dit qu'il fallait peut-être vous contacter.

Le vice professionnel s'empare d'Itamar Braun :

— Pourquoi avez-vous attendu si longtemps ?

Mais à la vue de la panique qui accable son informateur, il se radoucit :

— Vous avez très bien fait. Il y a de fortes chances pour que votre témoignage fasse faire un grand pas en avant à notre enquête. Je vous remercie en mon nom propre et au nom du système, je veux dire : de la Justice.

Le serveur disparaît au galop après avoir reçu l'assurance qu'il ne sera ni inquiété ni appelé à témoigner.

Chapitre 5 : Les foudres de la Justice

Yafa Lehrer entre dans le bureau de l'inspecteur et elle s'arrête interdite. Miryam Tolédano lève sur elle deux yeux vides d'expression. Itamar Braun commence :

— Asseyez-vous, Madame. Madame Tolédano, connaissez-vous cette dame ?

— Jamais vu, connais pas.

— Madame Lehrer, connaissez-vous Madame Tolédano ?

— De nom, à la télé et dans le journal.

— Donc, rien de commun entre vous. Vous ne travaillez pas ensemble, vous n'avez pas de lien de famille et vous n'entretenez aucune relation.

Les deux femmes font « non » de la tête. Itamar poursuit :

— Oh ! Je suis désolé. Je ne vous ai pas proposé quelque chose à boire. Que préférez-vous ? Un double whisky ou un café crème ?

Le coup porte. Quatre yeux et deux bouches s'ouvrent de façon démesurée. Si ce n'est pas un aveu signé, cela ressemble comme deux gouttes d'eau à un aveu en voie de signature.

L'une après l'autre, les deux petites bourgeoises flanchent et racontent leur histoire. Le récit tient du sordide et du piteux. La bonne humeur du lecteur nous tient trop à cœur pour que nous osions le retracer ici. En bref, deux vies lamentables et ternes, deux femmes bafouées et lamentablement trompées par deux maris pleins de suffisance et imbus d'eux-mêmes. Deux épaves vivantes dans une société où le mâle viril trône en roi, satisfait et repu. Alors, un beau jour où le hasard traîne son ivrognerie au fond d'une salle de café, les deux épouses mettent leur plan au point.

Quelques mois passent. La Justice prend enfin possession du double dossier.

La plaidoirie de Maître Vilner arracherait des larmes à Attila le jour où son cheval trempait les sabots dans l'Atlantique. Les deux veuves meurtrières sont assises côte à côte sur le banc du même nom. Elles deviennent les victimes de leur propre acte. Elles n'ont plus devant la société qu'une responsabilité limitée. En bref, elles sont plus à plaindre que leur maris estourbis. L'avocat réclame la compréhension du Jury et sa clémence. Il propose deux ans de violon dans l'espoir d'en obtenir cinq. Mais comme on sait, la Justice est aveugle et les juges n'ont pas de cœur. Ils partagent l'avis de l'accusation selon lequel l'acte n'a rien d'un crime passionnel ou d'une action commise sous le fait de la colère ou du désespoir. Il s'agit là de deux crimes bien préparés avec préméditation et planification minutieuse à l'appui. Les deux complices ont choisi l'endroit, le moment et l'arme du crime avec le plus grand soin et n'ont rien laissé à ce fameux hasard qui les avait mises en présence en riant d'avance sous cape. Nous vivons dans une démocratie éclairée. Si les gens

commencent à s'organiser et à se faire justice eux-mêmes, alors où allons-nous ? Ce procès va donner l'exemple et va enlever à toutes les petites bourgeoises cornifères l'envie de faire pareil. Ah mais !

Le tribunal condamne les deux veuves à soixante ans de prison. La Cour Suprême rejette l'appel et voilà notre affaire classée. Les deux monstres, ces ennemies Numéro 1 et 2 de la société, vont partager la même cellule jusqu'à leur mort. Bravo.

Quarante ans passent ainsi dans la morosité du quotidien pénitencier. Quand nous disons « morosité », ça dépend pour qui. En tout cas, l'expression ne convient pas tellement à nos joyeuses commères. Regardez-les ! Quelle belle mine enjouée ! Ah ! Ça fait plaisir de les voir avec cette mine superbe (Citation de Monsieur Guy Bedos : « Les choses qu'il ne faut pas dire à un malade à l'hôpital »). Elles ont pris de l'embonpoint. L'une a déjà un doctorat de littérature espagnole et l'autre, une maîtrise en économie. Il faut savoir que les détenus des prisons israéliennes ont très souvent droit à des études universitaires aux frais de l'État (bonne bête, va !). Comme Pic de la Mirandole en son temps, nos deux héroïnes ont touché à tout, parlé de tout, réfléchi sur tout. Elles ont tout lu, tout vu, tout connu, sauf peut-être ce que les gens superficiels appellent la liberté (avec un petit "l"). Quarante ans de papotage et d'échanges de vue sur tout et rien, ça vous marque une existence, non ?

La Commission de remise de peine se réunit. Comme on a besoin de place pour de nouvelles recrues et que les locataires du 17 se sont tenu convenablement pendant les quatre dernières décennies, on les libère au terme des deux tiers de la peine perdue sur la paille du cachot.

Debout sur le trottoir, elles attendent les taxis qui vont les ramener à leur foyer moisi et poussiéreux. Yafa Lehrer tape du pied pour se réchauffer et Miryam Tolédano cherche des yeux les deux véhicules. Tout en scrutant l'horizon, elle demande à sa compagne de turne :

— On se retrouve demain au café, comme autrefois ?

— Ah ben oui, chouette alors !

Un taxi arrive. Après consultation, Miryam s'y installe, referme la portière et baisse la glace pour se séparer de son amie après quarante ans de vie commune. Comme l'auto démarre, Yafa s'écrie :

— Ah ! J'ai oublié de te raconter...